

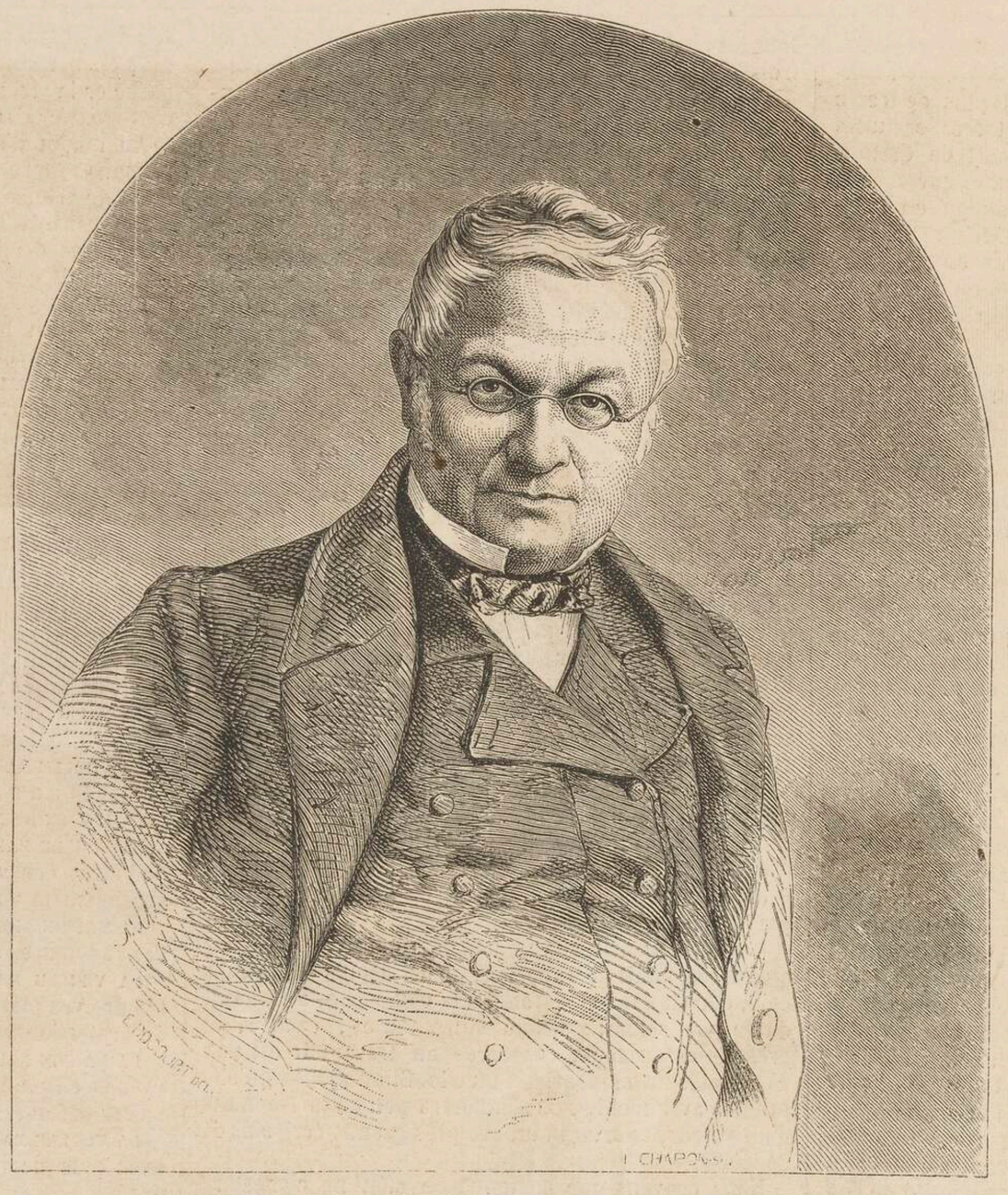
MC/692

Un journal français n'a pas besoin de prétexte pour entretenir ses lecteurs de personnages comme MM. Thiers, Jules Simon et Mme George Sand. Mais comme nous devons avant toutes choses nous préoccuper de ce qu'on appelle l'actualité, nous croyons devoir rappeler que l'Académie, chargée de décerner le grand prix Gobert de 20,000 fr., destiné à récompenser l'auteur de l'œuvre littéraire la plus honorable pour l'esprit humain, publiée depuis dix ans, a eu à choisir entre les candidats dont nous donnons aujourd'hui la biographie et le portrait. C'est M. Thiers qui est resté vainqueur de ce tournoi littéraire; nous laissons à l'Académie la responsabilité de son arrêt; il ne nous appartient pas de l'apprécier aujourd'hui.

M. A. Thiers.

Nous n'avons pas la prétention de résumer la vie de M. Thiers dans les quelques lignes qui accompagnent son portrait. Homme d'Etat, journaliste et historien, sa biographie fait partie de l'histoire de France contemporaine. C'est là qu'il faut aller l'étudier.

M. Thiers est né le 16 avril 1797, à Marseille. C'est le fils d'un ouvrier du port, parent d'André et de Joseph-Marie Chénier. Cette circonstance le mit à même d'entrer au collége d'Aix, où il fit de brillantes études. Il fut reçu avocat à la Faculté de cette ville, en 1820 ; mais ses goûts étaient plus d'un littérateur et d'un politique que d'un légiste, et nous le voyons bientôt concourir à l'académie du chef-lieu des Bouches-du-Rhône pour un éloge de Vauvenargues qui lui valut le premier prix. L'année suivante, 1821, il partait pour Paris, entrait au *Constitutionnel*, sur la recommandation de Laffitte, et publiait dans ce journal des articles de critique littéraire, d'art, de voyages et de politique. Dès 1823, la réputation de M. Thiers était déjà célèbre. Accueilli et patronné par Laffitte, il travailla aux *Tablettes historiques*, en collaboration avec Jouffroy, MM. de Rémusat, Dubois et Mignet, son meilleur ami et le plus constant.



M. Adolphe Thiers, d'après une photographie de M. Disdéri.

Depuis longtemps il réunissait les matériaux de son *Histoire de la Révolution française*. Les trois premiers volumes parurent en l'année 1823. Cet ouvrage excita du côté des libéraux un grand enthousiasme et de vives sympathies, et souleva d'ardentes récriminations parmi les partisans du pouvoir. Toutefois, il n'obtint l'immense succès, qui fit époque dans l'histoire de la librairie, qu'à partir de 1830.

Tout le monde sait la part que M. Thiers prit depuis cette époque aux événements politiques. L'un des fondateurs du *National*, avec Carrel et M. Mignet, il se mêla activement à la révolution de Juillet et fut nommé secrétaire général au ministère des finances; mais il n'occupa ce poste que quatre mois et donna sa démission lors de la chute du ministère Laffitte. Désormais sa vie entre pour ainsi dire dans le grand courant de l'histoire générale; à peine nous est-il donné d'en indiquer les phases principales. Orateur mal écouté à ses débuts



Mme George Sand, d'après une photographie de M. Richebourg.



M. Jules Simon, d'après une photographie de M. Pierre Petit.

Principaux candidats au grand prix Gobert (de 20,000 francs) décerné par l'Académie.



MC/692

par la Chambre, il prend bientôt une des premières places parmi les hommes éloquents qui furent l'honneur de la tribune française pendant plus de trente années, et son nom se trouva mêlé à toutes les luttes de l'opinion et du pouvoir. Après la mort de Casimir Perrier, il entra comme ministre de l'intérieur dans le cabinet du 11 octobre, donna sa démission en 1834, rentra au pouvoir quelque temps après. Il y resta, sauf quelques interrègnes, avec les fonctions de président du conseil, jusqu'en 1836, où le cabinet qu'il dirigeait fut remplacé par celui de M. Molé (le cabinet du 15 août.)

Il redevint de nouveau président du conseil en 1840; mais il dut se retirer six mois après le traité du 15 juillet signé à Londres par l'ambassadeur qu'il avait nommé, M. Guizot, et qui était en contradiction avec ses principes politiques. M. Thiers rentra alors dans l'opposition, où il resta jusqu'au 28 février 1848, où le roi Louis-Philippe l'appela, mais trop tard pour former un nouveau cabinet.

Nommé successivement représentant du peuple après la proclamation de la République, M. Thiers prit une part active aux affaires et exerça une grande influence que nous n'avons pas à apprécier ici. Quand vint le 2 décembre, il fut arrêté à son domicile en même temps qu'un grand nombre de ses collègues, puis conduit à Francfort. Son exil ne fut pas de longue durée et il put bientôt revenir à Paris, où il a vécu dans la retraite, s'occupant d'art et de lettres et achevant ses travaux historiques.

L'Académie avait reçu M. Thiers parmi ses membres dès l'année 1834; elle vient, comme chacun sait, de décerner à son *Histoire du Consulat et de l'Empire* le grand prix de 20,000 francs, destiné à récompenser l'œuvre littéraire la plus remarquable publiée pendant ces dix dernières années. A ce propos, plusieurs journalistes ont cru devoir discuter le talent d'écrivain de M. Thiers avec une vivacité que nous n'avons ni à apprécier ni combattre. Ce n'est ni l'occasion ni le lieu. Nous ne pouvons pas davantage, nous le répétons, porter un jugement sur la vie politique de l'ancien ministre de Louis-Philippe; mais il nous sera permis de rendre hommage au talent incontestable et incontesté de l'orateur, à la vivacité, à l'ardeur et à l'ingéniosité de son esprit si fécond en ressources, à une existence déjà bien et diversement éprouvée et toute remplie par les nobles occupations de l'intelligence et les services rendus aux arts et aux lettres, sans ostentation, avec une grâce pleine de franchise et d'aménité.

Ce sont là des qualités qui deviennent chaque jour plus rares et qu'il convient de signaler à travers les rancunes et les enthousiasmes des partis.

George Sand.

George Sand a publié ses mémoires, sous ce titre : *Histoire de ma vie*, nous y renvoyons ceux de nos lecteurs qui voudraient connaître, d'une façon intime, l'existence de l'illustre romancière. Tout ce que nous en pouvons dire est connu du public intelligent et lettré Aussi voulons-nous seulement mentionner quelques faits principaux et fixer quelques dates.

Amant ne-Lucile-Aurore Dupin, dame Dudevant, est née à Paris en 1804. Elle descend par sa famille paternelle de Maurice de Saxe, et d'Aurore de Kœnigsmark. Son père, M. Maurice Dupin, fut un bon officier de la République et de l'Empire. La jeune Aurore fut élevée d'abord à la campagne, à Nohant, près la Châtre, dans le Berri, sous l'œil pour ainsi dire de sa grand'mère Mme Dupin. Elle fut mise ensuite en pension chez les Augustines anglaises de la rue des Fossés-Saint-Victor. En 1827, elle épousa M. Dudevant, ancien officier de l'Empire, dont elle se sépara à l'amiable en 1831, où elle vint à Paris, essayant de vivre avec sa fille et son fils, en faisant tour à tour des traductions, des dessins, artistiques ou industriels.

Ne pouvant réussir à toucher les deux bouts, pour employer une énergique et populaire expression, elle voulut écrire, et se vit accueillie avec faveur par Delatouche, alors rédacteur en chef du *Figaro*. Quelque temps après, elle fit paraître en collaboration avec M. Jules Sandeau, un roman : *Rose et Blanche*, imprimé sous le pseudonyme de George Sand.

Un an plus tard paraissait *Indiana*. Le succès de ce livre fut très-grand, quoiqu'il rencontra plus d'un adversaire. Tout le monde applaudit l'écrivain ; mais quelques critiques combattirent avec plus ou moins de bonne foi certaines de ses doctrines C'est là une question, le lecteur le comprendra, où nous ne pouvons entrer, un procès que nous ne voulons pas juger, dont le public ne s'occupe peut-être guère à cette heure, mais qui reste toujours pendant à l'Académie; si, comme on l'assure, l'Académie n'a pas invoqué d'autres motifs pour refuser à l'auteur de tant de chefs-d'œuvre, le grand prix Gobert.

Notre cadre ne nous permet pas non plus d'indiquer tous les ouvrages de George Sand. On peut les diviser en trois séries. Dans la première, comprenant *Indiana*, *Valentine*, *Lélia*, *André*, *Mauprat*, *Honoré*, etc., l'auteur. tout en touchant d'une main plus ou moins hardie aux questions sociales, reste évidemment en dehors des partis qui divisent l'opinion. Dans la seconde, où l'on peut citer *le Meunier d'Angibaut*, *les Compagnons du tour de France*, *le Péché de Monsieur Antoine*, etc., George Sand se déclare ouvertement pour certaines doctrines socialistes, et il est facile d'y reconnaître l'influence des idées et des principes de M Pierre Leroux. Dans la troisième, qu'on pourrait appeler la série des romans rustiques, l'auteur revient à l'art pur, dégagé ou affranchi de tout système emprunté aux écoles du passé ou du présent. A cette série, appartiennent cette merveilleuse idylle de *la Mare au Diable*, de *la Petite Fadette* et des *Maîtres Sonneurs*. Les derniers romans publiés par George Sand, — et ce ne sont pas les moins dignes d'éloges, — *Jean de la Roche* et *le Marquis de Villemer*, n'auraient pas, je le suppose, donné le moindre prétexte à l'Académie pour lui refuser, au nom de la morale officielle, le prix destiné à un grand écrivain.

Tout le monde sait que George Sand a travaillé pour le théâtre. Son premier ouvrage, *Cosima*, drame joué aux Français, fut sifflé à outrance Lors de la République, elle essaya de nouveau de se faire jouer sur la même scène, mais sans trop de succès. En revanche, les représentations du *Champi*, de *Claudie* et du *Mariage de Victorine* furent applaudies avec enthousiasme, et lui font une place à part parmi les auteurs dramatiques français. A ces pièces, il faut ajouter *les Vacances de Pandolphe*, *le Démon du Foyer*, *Maître Favilla*, *Molière*, *le Pressoir*, *Flaminio*, *Mauprat*, diversement accueilli par le public.

George Sand prit, aux événements de février. une part qu'il nous suffit de rappeler : mais, depuis longtemps déjà, elle vit dans la retraite, à la campagne, à Nohant, d'une vie calme, paisible entre toutes, cachée, et presque entièrement consacrée au travail. Il est peu d'écrivains aussi laborieux qu'elle. Si on ajoute qu'elle produit avec facilité, on s'étonnera peu de la fécondité d'un auteur, pourtant l'un des plus grands écrivains de ce siècle.

Nous croyons que personne en effet ne contestera ce titre de grand écrivain à George Sand. On peut et l'on doit choisir dans son œuvre, mais ce qu'il est impossible d'y méconnaître, c'est le génie d'un grand artiste, l'esprit et l'âme d'un grand poëte.

M. Jules Simon.

La vie de M. Jules Simon est, chose rare, celle d'un philosophe qui pratique ce qu'il enseigne.

Il est né à Lorient, le 31 décembre 1814, et fit ses études au collége de Vannes. Reçu agrégé à l'École normale en 1833, il y exerça les fonctions de maître de conférences, un an comme suppléant de M. Cousin; puis, comme titulaire, pendant sept autres années. Dès 1839, il occupait la chaire du même maître en qualité de suppléant; il dut l'abandonner en 1851, laissant après lui le souvenir d'un orateur qu'on n'a pas encore remplacé à la Sorbonne.

Sous la République, M. Jules Simon fut envoyé comme représentant par le département des Côtes-du-Nord, et se vit nommé rapporteur de la commission de la loi sur l'enseignement. Il exerça ensuite les fonctions de conseiller d'État.

Rentré dans la vie privée, après le coup d'État, il entreprit la tâche difficile de propager les doctrines philosophiques qu'il professait parmi les gens du monde. On sait quel succès accueillit les livres qu'il publia dans ce but : *le Droit*, *la Religion naturelle*, *la Liberté de conscience* et *la Liberté de penser*. Un ouvrage récemment publié, à la fois économique et philosophique, *l'Ouvrière*, a mis le comble à la popularité de l'auteur ; popularité que légitiment aux yeux mêmes des adversaires de M. Jules Simon, l'élévation des idées, la chaleureuse éloquence du style, la noblesse du caractère de l'écrivain, l'indépendance de sa vie.

Outre les ouvrages que nous venons de citer, M. Jules Simon a publié le *Commentaire de Proclus sur le Timée de Platon*, une *Étude sur la Théodicée de Platon*, une *Histoire de l'École d'Alexandrie*, et divers articles dans la *Revue des Deux Mondes*.

THÉODORE PELLCQUET.

LES DEUX MAISONS

Trois heures du matin. Dans l'un des quartiers par où a passé la trombe des démolitions. Inutile de vous dire lequel tous jouissant pour le moment de l'égalité devant le marteau.

Le jour commence à poindre et éclaire un spectacle qui peut donner aux amateurs l'idée d'une ville prise d'assaut : caves effondrées et creusant en pleine ville des précipices inattendus; fenêtres sans vitres ouvrant sur des chambres sans hôtes; toits croulants, cheminées chancelantes, pans de murs inclinés comme pour parodier la vieille formule romaine : *Parisiens, ceux qui vont mourir vous saluent!*

Au milieu de ce capharnaüm de moellons, deux maisons rapprochées par une antithèse du hasard profitent du silence nocturne pour se livrer aux charmes d'une conversation animée. L'une, vieux débris du passé, est à demi détruite; l'autre, promesse de l'avenir, est à moitié construite.

LA MAISON NEUVE, — ton ironique, assurance de parvenue. — Eh bien! ma pauvre aïeule, encore deux jours et il ne restera plus rien de vos antiques plâtras!

LA VIEILLE MAISON, — bonhomie maligne, ton calme. — Que voulez-vous, mignonne? On ne peut pas durer toujours. Quand vous aurez trois cents ans, si vous les avez jamais ..

LA MAISON NEUVE.— Et pourquoi ne les aurais-je pas?

LA VIEILLE MAISON. — A moins que la caducité ne m'ait tout à fait enlevé la mémoire, il me semble qu'un poëte — un vieux comme moi — a dit autrefois :

Le temps respecte peu ce que l'on fait sans lui.

Aujourd'hui, l'on bâtit vite, c'est vrai, mais on démolit de même.

LA MAISON NEUVE. — Avouez que ma jeunesse rend jalouse votre décrépitude.

LA VIEILLE MAISON — Tout le monde a été jeune, tout le monde n'a pas la chance de vieillir.

LA MAISON NEUVE.— Vous êtes philosophe, l'ancienne?

LA VIEILLE MAISON. — Pas autant que je vous souhaite de l'être; car vous en aurez besoin pour assister impassiblement aux spectacles qui vous attendent.

LA MAISON NEUVE. — Que voilà bien l'éternel refrain des radoteurs. Jadis c'était différent!

LA VIEILLE MAISON. — Le nierez-vous quand tout à l'heure vos pierres frais taillées raillaient avec un air de protection *mes antiques plâtras?*

LA MAISON NEUVE. — Le fait est, ma bonne, que je prends en pitié les malheureux qui hantaient vos repaires enfumés.

LA VIEILLE MAISON. — Peut-être pourrais-je plaindre avec plus de raison ceux qui vivent sous vos lambris dorés.

LA MAISON NEUVE. — Les plaindre? Et de quel droit?

LA VIEILLE MAISON. — Du droit de l'expérience, petite; un droit que vous ne connaissez pas encore.

LA MAISON NEUVE — Savez-vous que je vous trouve un peu bien tranchante pour une maison qui a déjà deux étages dans la tombe; c'est du reste le défaut de votre âge.

LA VIEILLE MAISON. — Vous me permettrez alors de vous trouver un peu bien présomptueuse pour une maison qui ne fait que de naître; au surplus c'est un signe de l'époque. Il n'y a plus d'enfants.

LA MAISON NEUVE. — Allez, ma commère, allez; je vous pardonne. A votre place, l'envie m'en ferait dire autant.

LA VIEILLE MAISON. — A la vôtre, la modestie m'inspirerait un tout autre langage. Libre à vous d'être vaniteuse et de vous réjouir de votre arrivée; libre à moi d'être résignée et de ne point regretter mon départ.

LA MAISON NEUVE. — Ils sont trop verts!.. Votre résignation hypocrite ne me trompe pas. On sait ses faux bonshommes par cœur.

LA VIEILLE MAISON. — De même que je connais mes bambins terribles sur le bout de mon toit. Mais, parbleu, ma jeune camarade, puisque personne ne nous écoute, je veux vous donner une petite leçon...

LA MAISON NEUVE. — C'est trop de générosité!

LA VIEILLE MAISON. — Vous ne pécherez jamais par cet excès-là, ma toute belle. Vos habitants ne tarderont point à s'en apercevoir. Vous aussi, je le vois, vous avez adopté la devise à la mode : *Tout pour l'extérieur.* Tel peuple, telles maisons Dans mon temps, ce temps que vous paraissez mépriser si fort, les choses ne marchaient pas absolument de la même façon. Vous êtes l'apparence, nous étions la réalité.

Vous aimez la dorure, on vous en mettra partout; vous raffolez de colifichets, on vous barriolera de moulures, de découpures, de fioritures. Elégance contemporaine : Ruolz et carton-pâte! Chez moi, au contraire, vous auriez en vain cherché trace de cet or qu'on étale trop sur les corniches et qu'on a trop peu dans les poches. Ma façade, toute simplette, ne tirait pas l'œil du passant par un fouillis de vains ornements, mais un vrai sculpteur avait chiffonné au dessus de ma porte, un brin de feuillage pas plus grand que cela que les connaisseurs admiraient en hochant la tête. Vous menacerez le ciel de vos six étages, enjolivés d'un sous-sol et d'un entresol. Je me contentais de quatre et je n'eusse point imaginé de loger les gens dans une cave.

LA MAISON NEUVE. — Vous ne comprenez rien au progrès. Un immeuble...

LA VIEILLE MAISON. — Permettez. L'heure s'avance,

MUZEUM FRYDERYKA CHOPINA NIFC MC/692